

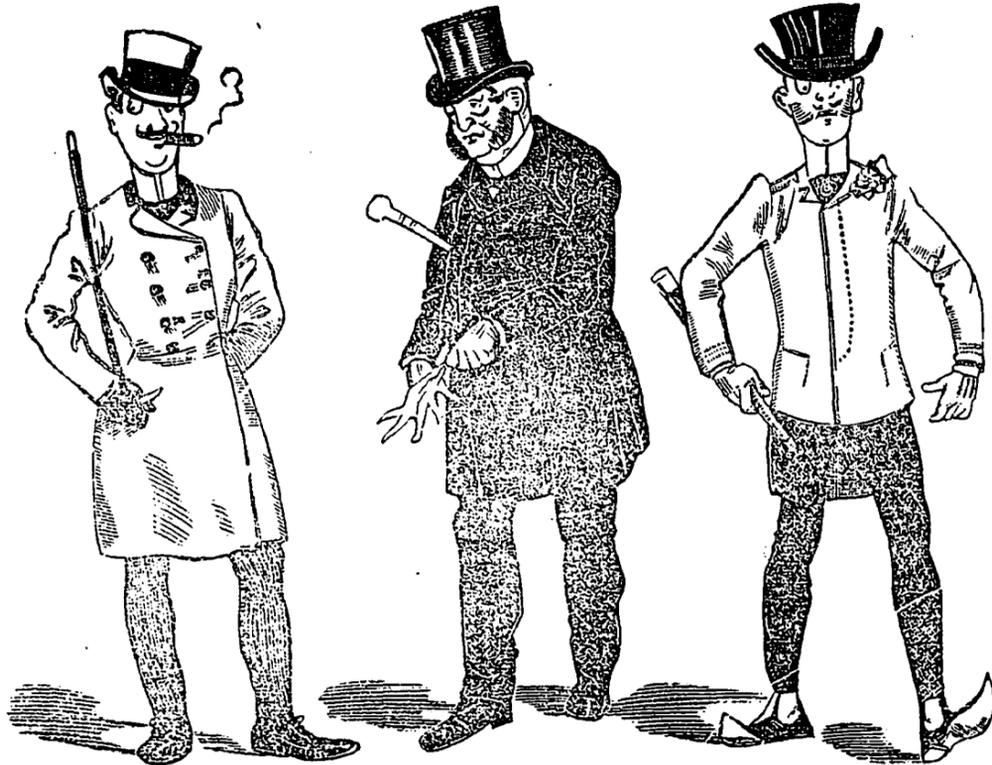
LA DEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.



Les ancêtres de l'humaine naïveté de La Palisse—à Guibollard.

LES MODES QUI S'EN VONT.



Celles qu'on ne verra plus.

DEPUIS que la terre est peuplée d'être humains, il y a toujours eu à côté des cerveaux raisonnables, —heureusement en majorité— de pauvres cervelles détraquées; les comiques condoient les sages dans la comédie de la vie; au-dessous des horloges au timbre sonore, on entend les coucons à la voix grêle et fausse, qui sonnent l'heure à tort et à travers. Le génie est le don de ceux-ci, la bêtise, l'apanage de ceux-là.

Heureuse variété de l'espèce, contraste qui a donné naissance à la drôlerie, qui a enfanté le rire! De quoi s'amuserait-on s'il n'existait point d'imbéciles aux dépens desquels il est permis de faire des gorges chaudes, attendu qu'ils se considèrent avec satisfaction, qu'ils s'imaginent être plus intelligents que nous et qu'ils ont d'eux-mêmes l'opinion la plus favorable?

Dès la plus haute antiquité, on consignait dans les livres les mots joyeux, les facéties, les coq-à-l'âne; ces recueils sont connus sous le nom d'Ana. Ce n'est là que l'esprit de tout le monde.—Lorsque se forme le théâtre, les saillies diverses sont prêtées à des personnages particuliers.

« Depuis les comédies grecques jusqu'à nos vaudevilles modernes; depuis le vieux satyre barbouillé de raisin jusqu'à Casandre barbouillé de tabac; depuis Aristophane, Plante, Térence, Machiavel, Beoli, Molière et Goldoni, le vieillard de la comédie comme celui de la farce a toujours été plus ou moins chiche, crédule, libertin, dupé et raillé!... qu'il s'appelle Stepaside, Theurispide, Pantalone, Gaultier Garguille et Jacquemin Jodot dans la farce française, Gorgibus ou Sganarelle dans les pièces de Molière, c'est toujours le même type.

En effet les poètes comiques n'ont cessé de personifier les travers et les vices des hommes; mais qui y ont réussi et Charles Nodier a eu raison d'écrire à ce sujet:

« Le génie de l'écrivain inventeur se reconnaît surtout à la création des types..... qui de vous ne connaît don Quichotte et Sancho? qui de vous n'aimerait à être convaincu qu'ils ont existé trottant de compagnie l'un sur Rossinante et l'autre sur le grison, dans les plaines de la Manche? « On a souvent contesté aux Français le génie d'invention. Aucun peuple ne le possède au même degré et n'a été plus varié dans la création de ses types..... Cet esprit de création nous était propre. Notre vieux Pathelin est un type immortel, et comme tant d'autres il confirme ma règle: il est devenu substantif.

« Rabelais est l'inventeur de types le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est père Jean, c'est Panurge, c'est Raminagrobis, Pichrocole, Bridoie, J-notus de Braynardo, personnages essentiellement vrais, monnaies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Molière. Tartufe est mieux qu'un type; c'est un signallement. Tout le monde connaît Tartufe; tout le monde en peut en fait à eu affaire avec Harpagon. »

Les français peuvent donc à juste titre passer pour les premiers en ce genre littéraire et nous allons voir comment les maîtres, peu à peu, ont fait sortir, tout armés de leurs cerveaux, des types résumant une espèce; et, de quelle façon, ils sont devenus, suivant l'expression de Champfleury, des symbolisateurs.

N'insistons donc ni sur le passé, ni sur les productions étrangères, et rappelons seulement que dans les comédies italiennes, le célèbre Pantalone, qui donna son nom à nos oulottes—était le bourgeois personifié avec tous ses ridicules; Pantalone peut être considéré comme un des ancêtres les plus authentiques de nos créations françaises.

Abandonnant d'autre part les héros de nos comédies et de nos farces, nous allons passer en revue nos personifications vraiment populaires.

La première qui mérite qu'on s'y arrête se nomme La Palisse.

La Palisse (Jacques II de Chabanais), maréchal de France en 1515, fut tué l'an 1525, en combattant glorieusement à Pavie.

La Palisse est devenu populaire par la chanson que tout le monde connaît et dont le premier couplet est dans toutes les mémoires; le premier quatrain enregistré dans les chants historiques français de L. de Lincy est ainsi conçu:

Hélas! La Palisse est mort,  
Il est mort devant Pavie.  
Hélas! s'il n'était pas mort  
Il serait encore en vie.

De la sorte, dans la mémoire populaire, qui confond volontiers les hommes et les choses, le brave maréchal de La Palisse (ou de La Palice), compagnon de Louis XII et de François Ier, est devenu une sorte de Jocrisse et une chanson naïve destinée à perpétuer sa gloire enterra son nom sous le ridicule.

Il est certain qu'on fit d'abord sur les exploits de ce vaillant capitaine des couplets patriotiques et que le premier de ces couplets dans le texte primitif disait simplement:

Hélas! La Palisse est mort,  
Il est mort devant Pavie.  
Un quart d'heure avant sa mort  
Il faisait encore envie.

Le malin esprit français a changé comme on sait ce quatrain, et mis à la place du derniers vers, le vers cité plus haut; à la suite de cet accident, résultat d'une chanson mal faite, La Palisse, malgré ses hauts faits, La Palisse, est devenu pour la postérité un Jodot auquel on a prêté les propos les plus ridicules et les plus sots.

Ce fait suffit à prouver le besoin qu'on éprouvait en France de donner un corps, une physionomie, un nom à cette infirmité morale qu'on appelle poliment la simplicité.

Pendant environ deux cents ans, on prêta tous les enfantillages de la pensée et toutes les naïvetés vraies ou inventées à M. de La Palisse.

Les exploits de La Palisse figurent dans la plupart des récits anecdotiques et les gazettes citent souvent ce personnage historique ou prétendu tel.

Il est inutile de citer ses mots; personne ne les a oubliés. Mais à mesure qu'une société se métamorphose, ses types se transforment avec les idées et les habitudes nouvelles. Il faut que les mariottes soient habillées suivant la mode.

La Palisse étant démodé, Janot lui succéda.

Le type comique de Janot personnifiant la bêtise pitoyable et grotesque, fut inventé au XVIIIe siècle par l'auteur dramatique Dorvigny auquel on doit également Jocrisse. C'est dans une parodie jouée aux Variétés (*Les battus payent l'amende*), 1799, que Janot apparaît pour la première fois. La pièce eut une vogue prodigieuse; elle fut jouée six cents fois et rapporta plus de 300,000 francs (\$60,000) au directeur qui voulut être généreux envers Dorvigny: il lui donna 600 francs. (\$120.00)

La mode s'en mêla: on porta des coiffures à la Janot; on inventa le potage à la Janot, coiffures et potages des plus simples. La statuaire s'empara du type et le modèla dans toutes les grandeurs: il était représenté long, maigre, en veste moquine, un bonnet sur la tête et, une lanterne à la main.

Janot est resté populaire: cet imbécile qui mêle et confond tout, qui espère gagner à la loterie sans prendre de billet parce que, disait-il, *l'azard est si grand*, était un type trop vrai pour ne pas survivre.

C'est lui qui possédait le fameux couteau qu'il offrait à Suzon en lui disant: « Prenez-le; c'est ce qu'il y a de plus

meilleur; il m'a déjà usé deux manches et trois lames et c'est toujours le même. »

Il se servait aussi de phrases supérieures, et s'écriait: « En fait de couteau, c'est mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture! »

Janot ne pouvait pas avoir de long règne. On se lassait vite de *Janoteries* parce qu'elles n'exprimaient pour ainsi dire qu'une des faces de la sottise humaine. Dorvigny, comprenant qu'il avait découvert un bon filon, donna un frère à Janot.



Jocrisse, qui lui succéda, est d'une naïveté et d'une bêtise plus complètes encore.

Lui aussi remonte loin chez nous. On le retrouve sous ce même nom dans les ballets du temps de Louis XVIII, et Molière n'a pas dédaigné de le faire figurer à l'arrière-plan dans *Sganarelle*. Mais sa grande célébrité ne date que du XVIIIe siècle et grâce à Dorvigny ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Il fut mis plus de cent fois à la scène au commencement de notre siècle, et il suffit de rappeler quelques uns de ses mots pour reconstituer son histoire.

Jocrisse a cassé une assiette; son maître lui demanda comment il a commis une pareille maladresse. Jocrisse prend une autre assiette, la laisse tomber et dit: « C'est comme ça, monsieur. »

Jocrisse désire vivement qu'un peintre fasse son portrait de grandeur naturelle; il lui recommande de le représenter tenant à la main un livre qu'il lira *tout haut*.

Son maître lui donne un jour des ris de veau avec une recette écrite contenant la manière de les apprêter. Passe un chien qui emporte les ris de veau. Jocrisse s'efforce en vain de rattrapper l'animal voleur et se désole. Soudain il s'arrête: « Que je suis bête, dit-il, tu peux courir, tu n'as pas la recette. »

Jocrisse devenu maître à son tour reçoit en cadeau une cruche d'excellent vin qu'il cache soigneusement. Son domestique fait un trou sous la cruche, boit et rebouche le trou. A dîner Jocrisse débouche la cruche et ne la trouve plus qu'à moitié pleine.

Quelqu'un à table dévoile la supercherie, et dit qu'on a fait un trou en dessous.

« Mais non, gros sot, s'écrie notre homme, puisque c'est par dessus qu'il en manque. Jocrisse à son tour s'éclipse, et, comme ses devanciers, il est oublié lorsque la société se transformant produit de nouvelles couches sociales. —Le surprenant Mayeux monte sur les treteaux.

« Mayeux pendant longtemps occupa toute la France de ses exploits, de ses aventures, de ses infortunes, homme bruyant, malencontreux et railleur, fournissant une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur.....; c'est le type de 1830 à 1831, le masque dans lequel tous, tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bêtises.

On doit à cet homme populaire d'avoir ri pendant dix-sept mois. »

Mayeux était le bossu légendaire. Baudelaire a prétendu que ce type fut créé par la caricaturiste Truivès.

Mayeux est grossier, libertin. Il semble disparaître au moment où naît Joseph Prudhomme, mais il revient parfois sur l'eau jusqu'en 1851.

Mayeux boutiqueur garde national, vaniteux bonnet à poil, est invité à la cour citoyenne; il recommande à son tailleur que son habit ne fasse pas un pli dans le dos.

Mais Mayeux ne tient qu'une petite place dans la musée de la difformité intellectuelle.

Il a, du reste, un concurrent contemporain, qui dut le jour à Daumier aidé de Philippon.

Au fur et à mesure que la nation se divise et que les différentes classes sociales jouent un rôle plus important dans l'Etat, chaque classe mérite d'avoir sa silhouette, et d'être résumée, en quelque sorte, sous les traits d'un être imaginaire.

A peu près en même temps que Mayeux, Robert Macaire apparaît sous le soleil.

Robert Macaire créé au théâtre par Frédéric-Lemaître devint une sorte de Sancho timoré. « Dans le héros de *L'Arbeche des Adrets* sont réunis Panurge, Sganache et Falstaff surchargés de tous les scapins de la comédie et de tous les Figaros. »

Bertrand donne la réplique à Macaire qui, docteur par exemple, donne des consultations gratuites:

« Ne plaisantez pas à votre malade, dit ce médecin en donnant deux bouteilles à son client. Venez me voir souvent, ça ne vous ruimera pas, mes consultations sont gratuites.... Vous me devez vingt francs pour ces deux bouteilles. »

Le malade paraissant inquiet de la dépense.

« On reprend le verre pour dix centimes,.....dit Macaire en le congédiant.

Robert Macaire ne devait avoir qu'une célébrité éphémère.

Il fut après un règne très court, éclipsé par Joseph Prudhomme. « Henry Monnier vivra, écrit Nestor Roqueplan, pour la création de ce type, Joseph Prudhomme. »

Qu'on y résiste ou non, qu'on y soit ou non favorable, on est forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre dans le musée déjà si riche de la sottise humaine cette personification fine et grotesque, amusante et philosophique de la vanité froissée de lectures mal faites, de science de racocro et de rhétorique mal entendue. C'est, il faut bien le dire, toute une classe d'esprits étroits, emphatiques et vulgaires qui se trouve à jamais étiquetée sous cette dénomination.

Pour peu qu'on prête un moment une

attention sérieuse à ce défilé de personnages légendaires, on s'apercevra aisément qu'ils reflètent et unissent, comme dans un miroir comique, les passions et les préoccupations de leur temps. C'est cela qui les rend intéressants.

« M. Prudhomme est contemporain d'Anthony, a dit Champfleury dans son *Histoire de la Caricature moderne*: M. Prudhomme inventé par Henri Monnier date donc des dernières années de la restauration. Sa figure, esquissée en 1830, ne fut définitivement modelée qu'en 1852. Le type était gaie tracé, sans amertume. Chacun crut reconnaître l'image de son voisin, d'un individu plutôt que d'une carte. » Prudhomme est la personification de la bourgeoisie devenue toute puissante sous le règne de Louis-Philippe.

« C'est, lit-on dans un feuilleton du *Constitutionnel* de 1864, c'est, il faut bien le dire, toute une classe d'esprits étroits, emphatiques et vulgaires, qui se trouve à jamais étiquetée sous cette dénomination.

Les Jocrisses, les Janot, les Brid'oison, les deux premiers surtout, sont les ancêtres de Joseph Prudhomme; mais leur naïveté les rend presque aimables. La philosophie du XVIIIe siècle et l'éloquence révolutionnaire n'ont point encore passé sur eux. « Une fois ces grands faits accomplis, une fois disséminés à pleines mains ces formes et ces idées sans contrôle et sans contrepoids, Jocrisse et Janot en recevoient au hasard l'emprunte et l'influence, et arrivent à une moyenne bizarre où le bon sens se mêle à l'absurde, la vanité à la timidité, les reliefs les plus extravagants aux impressions les plus plates; cette moyenne c'est Prudhomme. »

M. Prudhomme fit donc disparaître les figures de Mayeux et de Robert Macaire.

Prudhomme, fils d'Henry Monnier, devint le type de la nullité magistrale et satisfaite. Son père l'avait connu sous la forme d'un employé de Ministère; il changea quelque peu la physionomie de l'enfant dont il fit un maître d'écriture, élève de Brant de Saint-Omer, calligraphe incomparable, représentant la naïveté majestueuse des bourgeois de l'époque, des commerçants retirés des affaires.

Jamais ne fut faite une plus vigoureuse satire des bourgeois tout-puissants sous Louis-Philippe, et de la solennité banale de leur langage.

Les traits que voici resteront et ont peint pour toujours cette caste florissante de 1848.

—L'horizon politique se rembrunit.  
—On ne remplace pas une mère.  
—La plus grande cordialité n'a cessé de régner dans le banquet.

—Otez l'homme de la société, vous l'isolez.  
—Napoléon Ier était un ambitieux; s'il avait voulu rester simple officier d'artillerie, il se serait marié: il aurait eu des enfants: il vivrait peut-être encore tranquille!.....

Officier de la garde nationale, M. Prudhomme s'écrie: « Ce sabbat est le plus beau jour de ma vie; si jamais je me trouve à la tête de vos phalanges je saurai, m'en servir pour défendre nos institutions et, au besoin, les combattre! »

Mais les événements politiques changeant, le représentant de la bourgeoisie s'efface à son tour. Calino lui succéda.

Le nom de Calino a été donné par un Vaudevilliste à un personnage naïf et naïf qui remplissait le rôle principal de la pièce.

C'est une variété de Jocrisse, « Il s'agit, a dit à ce propos M. Francisque Sarcey, d'un imbécile transporté au milieu d'aventures extravagantes et qui amuse tout le monde par ses réflexions bêtes; ce que nos pères appelaient un *Jocrissade*. »

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit pendant ton séjour à Chandernagor? dit Calino à un ami.

—Franchement, j'avais oublié ton adresse.

—Bon! il fallait m'écrire pour me la demander.

Calino tirant sa montre devant l'Hôtel-de-Ville s'aperçoit qu'il avance. Il est d'abord surpris. « C'est bien malin, s'écrie-t-il en se ravisant, le cadran est plus grand! »

Il entre à neuf du matin chez un de ses amis. Il le trouve au lit.

—Comment, grand paresseux, tu es encore couché!

—Écoute donc, je me suis couché hier à minuit.

—Belle raison? moi qui te parle, je ne suis pas couché du tout et pourtant je suis déjà levé.